

mence par un exposé de l'usage des « noms », en particulier des noms de lieu chez Proust : c'est une application amusante des principes méthodiques exposés dans « Le jour la nuit » et il montre très bien comment une des formes que revêt le désenchantement de Marcel est l'amère reconnaissance de l'arbitraire des noms. Le démontage (« décodage » ou « déchiffrement ») du langage « indirect », c.-à-d. double, du beau monde, dont Marcel passera maître au cours de la *Recherche*, aboutit au même effet. Gérard Genette se donne (et nous donne) le plaisir de systématiser les *aveux involontaires* par lesquels les personnages proustiens révèlent leurs vrais mouvements psychiques malgré et à travers la langue. Il distingue 3 catégories : les allusions involontaires qui peuvent aller jusqu'à la gaffe mondaine caractérisée, les atténuations mensongères (ainsi quand Bloch parle de ses origines juives) et enfin les dénégations (Bloch niant l'importance de l'incorrection de sa prononciation « laïft » pour « lift ») qui ont comme sous-catégorie les dénégations projectives (Legrandin parlant sans cesse du snobisme des autres, mais se gardant bien de dire « je ne suis pas snob »).

Par cette analyse Gérard Genette ne dégage pas seulement un des traits les plus profonds de l'art proustien, mais remet en valeur le caractère *mensonger* de la littérature, ce qui, on le sait, constituait pour les Anciens le problème fondamental de l'expression artistique. Il est heureux que Gérard Genette ait choisi de terminer ce recueil important en rhétoricien consommé.

Morten Nøjgaard

ODENSE

PIERRE BARBÉRIS : *Balzac et le mal du siècle*. Contribution à une physiologie du monde moderne. T. I : 1799-1829 ; t. II : 1830-1833. Coll. « Bibliothèque des idées », Gallimard 1970. 1988 pages.

« Je suis un littéraire et j'ai eu le souci en tant que tel de m'armer un peu mieux qu'on ne m'avait armé autrefois, d'utiliser des méthodes et des instruments un peu étrangers à la recherche littéraire. » Ainsi s'exprimait Pierre Barbéris, au colloque de Saint-Cloud (1966), à propos de ses aperçus sur le romantisme¹. A vrai dire, son ouvrage sur Balzac, résultat de 17 années de recherches (1950-1967), ne va pas au-delà du domaine des études littéraires, sinon par sa précision et par son ampleur. Des études rigoureuses sur Balzac, il y en a, bien sûr – nommons avant tout la *Pensée de Balzac*, de Per Nykrog. Mais on n'est, certes, pas habitué à un livre de 2000 pages consacré à une partie seulement de l'œuvre de Balzac. A elles seules la profusion des informations nouvelles et la fécondité des perspectives (en grande partie marxistes), placent ces deux volumes, non pas à côté des ouvrages, si concluants pourtant, de Curtius (1923), de Bardèche (1940), et de Nykrog (1965), mais bien au-dessus. Voici pourquoi :

Au cœur de la méthode de Barbéris se trouve une profonde antipathie pour les lectures et les explications métaphysiques. Cela, il l'annonçait déjà dans son

1 : Voir la publication (A. Colin 1969) *Romantisme et Politique*, contenant la communication de Pierre Barbéris : *Mal du siècle ou D'un romantisme de droite à un romantisme de gauche* (pp. 164-182).

article sur le livre de Nykrog : « La seule erreur contre quoi il convient de se prémunir serait de vouloir à toute force retrouver dans les romans uniquement une mise en forme ou une illustration de théories abstraites. »² Il reprend cette idée sévère, dirigée contre tout un courant de la Critique, dans son nouvel ouvrage (p. 17), et lance de multiples attaques contre Wurmser, Béguin, Picon et Bardèche – critiques réactionnaires par leur méthode, dit-il, et qui ne s'occupent que d'un contenu abstrait, à l'exclusion du réel et de l'historique. Barbéris reproche à Nykrog que son « analyse et [ses] constatations (...) souffrent de demeurer abstraites, de ne pas distinguer (...) entre la société, la vie, idéales, de droit, et la société, la vie de fait, dans le XIX^e siècle bourgeois » (*Balzac et le mal du siècle* pp. 21–22). Lui veut prouver que « les structures conceptuelles (...) sont nées de réactions précises à des événements et à un devenir précis » (ibid.). Le « mouvement interne des thèmes », déjà relevé par Nykrog (*La Pensée de Balzac* p. 39), est repris par Barbéris, chez qui la chronologie externe (historique) devient d'une importance décisive pour la chronologie interne (thèmes et structures). Ainsi son ouvrage comporte une « étude de génétique »³, et toute génétique suppose un plan diachronique. Voilà, en résumé, ce qu'on pourrait appeler le principe de la méthode barbériste : « Les structures sont des réalités, mais des réalités explicables, des produits. »⁴

Bien sûr, cette idée, à elle seule, n'est pas absolument neuve – ce qui ne l'empêche pas d'être toujours féconde. On trouve chez Lukács les mêmes traits fondamentaux d'une méthode sociologique en critique littéraire, d'une esthétique pour laquelle « la plus grande valeur du travail créateur de l'écrivain, c'est la prise de conscience, dans ses œuvres, du mouvement social. »⁵ Selon Barbéris, la prise de conscience est, dans l'itinéraire de Balzac, essentielle. Il rejoint encore Lukács quand il s'agit de condamner les méthodes « bourgeoises » en littérature : « Die bürgerliche Ästhetik (...) betrachtete die Dichtung nur als Erleuchtung des Innenlebens, als klare Erkenntnis der Hoffnungslosigkeit » (ibid. p. 242).

Cette commune désapprobation n'est pas uniquement du ressort des méthodologies. Elle a l'une de ses sources dans l'œuvre même de Balzac et dans ce que cette œuvre exige de son lecteur : ce qui, dans l'œuvre de Balzac, n'est plus seulement vie « privée », mais vie « humaine », donc histoire, fait partie du monde moderne, dont il nous faut prendre conscience. De là le sous-titre de Barbéris : « Contribution à une physiologie du monde moderne ». A cet égard le critique imite un peu Balzac, car, comme dit Lukács : « Der wirklich grosse Realismus stellt (...) den Menschen und die Gesellschaft nicht von einem bloss abstrakt-subjektiven Aspekt aus gesehen dar, sondern gestaltet sie in ihrer bewegten, objektiven Totalität » (op. cit. p. 244). La totalité inclut, outre le domaine abstrait-subjectif (Nykrog), le vaste domaine du social ; le titre de l'ouvrage de Barbéris signale ce double objectif : « *Balzac et le mal du siècle* » est aussi un livre sur la

2 : *Revue d'histoire littéraire de la France* 1967, p. 29.

3 : Art. cit. p. 23.

4 : Ibid. p. 45.

5 : *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik*, 1954, traduit ici d'après *Literatursoziologie*, Luchterhand, 1961, p. 232.

Restauration et la Révolution de Juillet. Il décrit, plus précisément, « le conflit dialectique conscience-société » (*BMS* p. 36).

En définissant l'inter-textualité de l'œuvre de Balzac, Barbéris en suggère une relecture. Pour lui, l'œuvre de Balzac elle-même est, d'ailleurs, une relecture critique et réitérée de la société⁶. Barbéris va, finalement, beaucoup plus loin que Lukács en ce qu'il ne se contente pas de définir *une* prise de position balzacienne devant l'histoire ; il en suit les développements, en explique minutieusement les transformations, et s'attaque aux structures significatives des romans par une analyse ouverte⁷. – Pour situer Barbéris lui-même, on voudrait encore savoir s'il a lu Adorno, un des meilleurs critiques de Lukács. La philosophie d'Adorno, comme celle de Barbéris, affirme l'insertion de la conscience *dans* le temps, et non pas son être *avec* le temps (« Bewusstsein ist kein vages An-der-Zeit-Sein »), ce qui implique, sur le plan de l'esthétique, que l'historique est inhérent à l'œuvre (« Geschichte ist den Werken immanent ») ; elle affirme aussi que la liberté potentielle ne se trouve qu'au-delà du monde des contradictions, ce qui nous renvoie, chez Balzac, à sa « double vision », dont les formes, relevées par Barbéris, sont l'utopie et la description.⁸ De même, les réflexions suivantes vont dans le même sens que celles d'Adorno : « ... l'un des problèmes majeurs de la critique, aujourd'hui, semble être l'étude des rapports entre structures personnelles (hérédité, éducation, traumatismes ou héritages psycho-intellectuels) et structure historique (...) Il y a là une dialectique de l'unique et de l'explicable » (*BMS* p. 18). Pour résoudre ces problèmes par la dialectique, Barbéris pratique ce va-et-vient, cette mise en lumière des structures sociales par l'œuvre et ce passage de l'unité externe à l'unité interne, proposés par Goldmann⁹. – Sans aucun doute Barbéris prend la relève de ces trois grands critiques, disparus tous trois peu de temps avant la parution de *Balzac et le mal du siècle*.

L'ouvrage comporte une triple visée. D'abord, « Balzac sera suivi pas à pas de sa naissance à la fin de 1832 et au début de 1833 ». 1833, c'est le tournant à partir duquel commencent les grandes « descriptions » (avec *Eugénie Grandet*) et l'élaboration de la *Comédie humaine*. C'est aussi le moment où s'instaure le règne de la bourgeoisie. En cours de route, Barbéris relève les thèmes balzaciens, si possible à leur naissance : il suit les dates de la conception ou de la rédaction des œuvres, non celles de leur publication (p. 20). Évidemment, la mise en lumière des thèmes suppose une analyse des structures, et, partant, une comparaison des structures entre elles. D'où les renvois à des œuvres antérieures suivis du commentaire : « inscrit en filigrane » (p. ex. p. 943). Ce va-et-vient est imposé par le fait que tout se tient et que « tout vient de loin chez Balzac » ; il est impossible de séparer le siècle de l'expérience du siècle, et de les traiter comme deux aspects

6 : Il note, par exemple, à propos de la *Physiologie du mariage* : « Qui parle ? Le romancier ou le sociologue ? » (*BMS* p. 1074).

7 : Pour l'étude de ces transformations, lire aussi Sigrid Trost : *Die Persönlichkeit im Umschwung der politischen Macht nach Balzacs Comédie humaine*. Herbert Lang, Bern 1969.

8 : Cf. Th. W. Adorno: *Gesammelte Schriften* 7, p. 285, Suhrkamp 1970.

9 : *Recherches dialectiques*, voir pp. 107–117.

distincts de l'œuvre. – Enfin « s'impose une étude des rapports entre forme et fond, entre mal du siècle et roman », ce qui nous renvoie, par exemple, au problème que pose la *Physiologie du mariage*, « une des anomalies les plus saillantes de la *Comédie humaine*, » disait Nykrog ; et Barbéris ne cesse de discuter le complexe qui s'y manifeste d'un Balzac à la fois philosophe et romancier. Ainsi, pour sortir du monologue des premiers romantiques et du philosophisme d'après le XVIII^e siècle, on voit, très tôt, chez Balzac une tendance au dialogue (pp. 258, 260), aspect formel du roman ; le dialogue, c'est aussi l'entrée dans le conflit entre « vouloir-vivre » et « pouvoir-vivre », entre « le droit » et « le fait ». Là, c'est le réalisme des romans de Balzac qui importe : « Il n'y aura de réalisme vrai, fort, fécond, que *lié à une inquiétude, à une interrogation* réelles, à une découverte d'abîmes dans le réel moderne » (p. 382). Mais « puisque le monde n'est pas fait pour aboutir à un beau livre » (pp. 383, 404, 706), comme dit Barbéris avec une allusion peu ironique à la très ironique réponse de Mallarmé à l'enquête de Jules Huret¹⁰, il faut en faire d'autres... et c'est l'énorme production de Balzac qui commence. Cependant, « le procès de la société bourgeoise » (p. 446) suppose de plus l'idée de structures sociales et l'élaboration de structures romanesques. Selon ces trois lignes de force, Barbéris trace le chemin de la critique balzacienne depuis *Sténie* (1820), en passant par la première *Physiologie du mariage* (1826), jusqu'à *Louis Lambert* – drame externe, narré, et drame interne, thématiqué ; citons aussi comme cas particulier de romans où la narration recouvre une structuration précise des thèmes, *La Peau de chagrin* (p. 1462), dont les deux parties s'éclairent l'une l'autre : la première (du Palais-Royal au festin) s'explique par la seconde (l'enfance et la jeunesse de Raphaël), et la seconde est approfondie, son orientation précisée, par la première : « La vie tourne en kaléidoscope. Pourquoi ? Ici encore la forme est matière », d'abord parce que les contradictions Pauline-Foedora, tendresse-cruauté, prennent la forme d'un déroulement aboutissant à la mort, ensuite parce que l'antinomie : désir/espoir – refoulement/désespoir est illustrée synchroniquement par le symbole de la peau de chagrin.

On comprend à la lecture de Barbéris que le mal du siècle ne correspond pas à un sentiment de malaise quelconque, mais renvoie à des conditions réelles, à un ensemble d'injustices et de frustrations sociales. A cet égard, Mal du siècle égale Romantisme, mais il faut distinguer entre le romantisme de droite, aristocratique, caractérisé par ce sentiment d'exil, cette *négativité*¹¹, dont *René* demeure la manifestation la plus claire, et le romantisme de gauche, anti-libéral, auquel se range Balzac. Le sens de l'œuvre de Balzac réside dans sa *positivité* ; ainsi pourrait-on résumer ce que dit Barbéris à propos du *Médecin de campagne*, où la « conscience d'avant-garde » transcende radicalement les événements sociaux et politiques post-révolutionnaires¹². Tout au long de sa formation, Balzac cherche à créer une synthèse des forces dispersées, gaspillées par la société bourgeoise.

10 : Éd. de la Pléiade, p. 872. Mais Mallarmé a dit aussi : « tout, au monde, existe pour aboutir à un livre » ! *ibid.* p. 378.

11 : Comme dit J. Mourot à propos de Chateaubriand, RHLF 1970, p. 1081.

12 : Comme dit J. Mourot à propos de Chateaubriand, RHLF 1970, p. 1081. *tisme* n° 1-2 p. 179, Flammarion 1971.

S'il s'éloigne de plus en plus des saint-simoniens, c'est que ceux-ci, vers 1830, sont prêts à accepter l'évolution des structures économiques de la société. Signe d'individualisme intellectuel ? Non pas ; c'est peut-être l'apport le plus important de cet ouvrage que de réduire à néant l'interprétation traditionnelle du romantisme comme la découverte de l'individu, la conquête du moi. Faute de considérer autre chose que le sujet, la critique avait surtout vu, dans la littérature de cette époque, une expression de l'absurdité toute nue. Rien de cela chez Barbéris. Mettant à profit ses vastes lectures, il montre qu'après le « désamarrage », le « désancrage » (pp. 46, 48) dû à l'individualisme libéral succédant, lui, à l'humanisme du XVIII^e siècle, viennent la dissolution des valeurs, la naissance du sentiment de l'absurde, et la « fermeture au monde. Mais le monde ne se ferme que dans des conditions bien précises » (p. 1734) : l'industrialisation, la surpopulation, le capitalisme exploitant. De 1789 au désespoir flaubertien, toute une époque se dessine.

Plus de ces classements, de ces « tendances » définies un peu naïvement par les historiens : plus de « révolution en littérature », de « grand renouvellement du théâtre », etc. Tout, y compris Hugo, prend des dimensions plus modestes, recouvrant, au fond, des querelles de technique et de forme. Mais si les anciens classements étaient arbitraires, les nouvelles définitions sont difficiles à établir. Barbéris cite, donne des exemples – et s'interroge (exemple : « Le positif. Quel positif ? », p. 97). Ainsi, chez Ballanche, la différence est significative entre le renoncement devant le vide historique (en 1801) et l'annonce d'initiatives, de progrès (en 1818) (p. 53). Le progrès, mot de passe des Cousin, Lamennais, Saint-Simon, Comte, et de toute une bourgeoisie en marche vers le pouvoir (1830), sera vite la pierre d'achoppement du romantisme intermédiaire (celui de Balzac et de Stendhal), qui marque « la naissance du réalisme (...) inséparable du mal du siècle » (p. 383). Après 1830, c'est le romantisme révolutionnaire, « ce romantisme d'épiderme », auquel Balzac ne s'est jamais rallié (pp. 1033s.).

Restent quelques problèmes mal éclaircis : il y a romantisme de droite et romantisme de gauche ou réalisme critique. Mais à quel moment les attitudes changent-elles ? Pour Balzac, c'est aux environs de 1823, avec le *Vicaire des Ardennes*, plein de railleries dirigées contre le romantisme de droite. Seulement, les citations que donne Barbéris ne sont pas absolument satisfaisantes ; faut-il vraiment voir dans le passage suivant le témoignage d'un romantisme nouveau :

« Une imagination, amie du romantisme, aurait cru entrevoir une de ces filles de l'air, que Girodet et Girard ont placées dans leurs tableaux d'Ossian. Cette femme, semblable à une légère vapeur blanchâtre, apparaissait comme le génie de l'antique féodalité, pleurant de se voir proscrit et déplorant la ruine de ses châteaux » ? (p. 512)

Aussi n'est-on convaincu que par la masse des références à la biographie, à l'histoire sociale et au milieu littéraire ; ces rapprochements sont introduits par cette belle phrase, dont il faudrait analyser la complexité : « Balzac conserve des distances par rapport à ce romantisme qu'il a toutes raisons personnelles et profondes d'adopter, de réinventer, mais qui heurte en lui sa formation intellectuelle et ses réflexes de classe » (p. 515). – Dans la perspective de Barbéris, le préro-

romantisme est donc suivi par le réalisme critique et par le postromantisme¹³, le tout remplacé par le « néo-romantisme » de 1830, défini par « la disproportion entre les ambitions libérées de la jeunesse et les possibilités objectives » (p. 905). Notons que le libéralisme ne sera jamais adopté par les littéraires sous sa forme bourgeoise, et que le fameux « libéralisme en littérature » n'est, au fond, qu'une attitude sans conséquences politiques. Après 1830, Balzac vire à un scepticisme monarchique et Hugo à un socialisme d'abord mal défini. Le mal du siècle continue comme « impossibilité d'imaginer un avenir qui soit autre chose que la continuation du présent » (p. 1229) ; le romantisme n'est jamais politique, même si, en 1830, il se politise¹⁴. Balzac, lui, passe « d'un romantisme littéraire à un romantisme de la réalité » (p. 614 ; on le voit, le problème des définitions provient du nombre des définitions !), mais on ne le verra jamais se perdre dans les querelles, on ne le trouvera jamais dans le camp des vaincus, des Vigny, des Gautier. Il y a une belle continuité chez Balzac : « que (...) des faillites et des illusions perdues, soient l'inévitable en avant de cette volonté de vivre, que morts précoces, existences gâchées, énergies gaspillées, jeunesses meurtries, soient quand même transcendées par l'optimisme et le volontarisme de la vision, c'est cela le mal du siècle chez Balzac » (p. 1168).

Ces composantes du mal du siècle sont intégrées dans l'analyse des œuvres, établissant cette inter-textualité dont nous ne pouvons ici que certifier l'existence. Suivons maintenant une autre piste. La Révolution, apocalypse des valeurs pour quelques-uns, était pour Balzac « non une valeur, mais un fait » (p. 245), et le critique s'efforce de cerner la manière dont Balzac réagit aux problèmes posés par la société. Dès lors, l'étude devient plus compliquée ; il faut d'une part analyser le comportement des héros de Balzac et saisir chez eux « le thème central du mal du siècle (...) l'absence à soi-même » (pp. 111, 1135) ; d'autre part il faut démonter l'ensemble social pour en montrer les rapports avec les romans. Le romantisme de Balzac, ici, devient inséparable de la « découverte du réel » (p. 305), bien qu'on hésite à accepter que Balzac ait tiré de son existence de clerc « toute une conception du monde » (p. 357). Il y a d'autres sources, auxquelles Barbéris consacre des centaines de pages. A propos de celles-ci, remarquons que Barbéris fait abstraction des sources littéraires pour définir l'*atmosphère* dans laquelle vivait Balzac. Son « expérience historique » (p. 1338) s'est faite – aussi – à partir des idées du père, homme du XVIII^e siècle, et des frustrations qui se manifestent dans la vie de la mère et dans le mariage de Laurence. Si les documents manquent pour définir le rapport entre la vie et l'œuvre, très souvent Barbéris tire des œuvres mêmes des informations sur la vie¹⁵. « Si les textes balzaciens ne suffisent pas, faut-il les écarter ? » demande-t-il (p. 209). Il serait légitime de mettre en doute une telle pratique, mais notons que, chez Barbéris, les rapprochements se complètent et ne l'entraînent jamais – ou presque – à des conclusions hâtives.

Balzac lui-même, pourtant, part du réel et maintient les droits de l'art¹⁶. Son

13 : P. 515 ; on pense, par exemple, à Nodier.

14 : Cf. à ce sujet Carl Schmitt : *Politische Romantik*, 1925.

15 : Comme Curtius, voir son *Balzac*, 1923, p. 277.

16 : P. 338, cf. pp. 848, 850 ; c'est pourquoi Barbéris donne raison à Nykrog.

effort constant, c'est de peindre l'absurde (p. 1106), d'accuser le libéralisme, l'aliénation (p. 1700). Pour lui, « la source première du scandale » (pp. 354, 360) est l'argent et les lois qui en découlent, qui ne sont pas les lois de la Justice, mais celles des faits. L'analyse balzacienne de la société, par exemple dans la *Physiologie du mariage* (p. 700), témoigne de l'absence d'une « commune mesure » (p. 732) et de valeurs autres que l'argent (p. 729). Nodier et Jules Janin, eux aussi, enregistrent l'absurde (p. 1084)¹⁷, mais ils ne font qu'enregistrer. Le manque de débouchés autres que ceux qu'offre la société industrielle en plein développement, est à la racine de la vision tragique balzacienne (p. 790) et se révèle essentiel à un personnage comme Raphaël ; mais dire, comme le fait Barbéris (p. 1455), que c'est là, de la part de Balzac, une innovation, ne me semble pas entièrement justifié (par exemple, Manon Lescaut abandonne son chevalier à cause de sa pauvreté). Ce qui est neuf, pourtant, c'est que, pour Raphaël, l'argent – objet de ses désirs – acquiert une force anarchique.

Autre source du mal : le vide historique entre la Révolution et un avenir qu'on ne voit pas (pp. 706, 712) – thème qu'on retrouve chez d'autres romantiques. C'est toute une génération (p. 513) qui souffre de ce que l'individualisme, valeur indiscutable pour une société capitaliste, a, comme toute médaille, son revers : le problème de la recherche de soi (p. 437). Les *Notes philosophiques*, déjà, mais plus encore le pamphlet *Du droit d'aînesse*, manifestent le besoin d'une nouvelle intégration. Ce dernier texte, en apparence « destiné à soutenir certaines prétentions ultra » (p. 644), est en réalité une tentative pour opposer une sorte d'unité politique à l'évolution économique qui n'entraîne qu'une dispersion des richesses, donc des initiatives. Balzac désirait assurer à la fois la continuité et le progrès (p. 645). La thèse de Barbéris, c'est donc que Balzac avait, dès son « début dans le monde », esquissé sa théorie politique, monarchique et catholique (« théocratique », p. 980) des années trente. De plus, Barbéris montre en quoi cette théorie n'est pas du tout conservatrice, au contraire : les libéraux se méfiant de plus en plus du progrès réel pour maintenir une stabilité « libre », Balzac, après 1830, « opte (...) pour le progrès constructeur » (p. 980, 1674). – Ne dissimulons pas ce qu'il y a de marxiste dans cela ; il s'agit bien de prouver qu'on trouve « bien vivante en Balzac cette grande idée (...) que la vie est essentiellement progrès par la résolution des conflits résultant de la nature des choses. Toute la prudence bourgeoise au contraire est volonté d'arrêter le processus dialectique » (pp. 1275 s.).

C'est au fond cette prudence que dénonce *La Peau de chagrin*. En effet, la révolution manquée de 1830 avait laissé, chez les jeunes, l'image de monarchies, de républiques idéales, imaginaires (p. 1375), ce qui ressort indirectement de la phrase suivante tirée de la discussion entre Raphaël et Émile : « maintenant nous allons être marqués par le fer chaud de la politique, entrer dans ce grand bain et y perdre nos illusions ». L'anarchie s'étend, « fait partie du paysage social » (p. 1578). La « double vision » de Balzac, spontanéité et perte, est aussi une clef pour *Louis Lambert*. Pour expliquer cette contradiction apparente, il fallait

17 : De Nodier, Barbéris ne mentionne que *l'Histoire du roi de Bohême* (1830) ; on pourrait ajouter *Le sonnet d'or* (1832) et *Les quatre talismans* (1838), qui dénoncent aussi le capitalisme.

aller plus loin que Nykrog, qui ne s'était pas demandé pourquoi les « facultés merveilleuses (...) restent en friche »¹⁸. Barbéris interroge et établit des parallèles : *Louis Lambert*, écrit en 1832, une année de déception devant un monde qui se fige, se passe à la fin de l'Empire, autre monde fermé (p. 1739). Cela nous amène au rôle que joue Mme de Staël dans *Louis Lambert* : elle est le symbole du siècle qui nourrit les espoirs sans assurer la possibilité de les réaliser¹⁹. Par là même s'explique le séjour funeste de Louis à Paris, et on voit que *Louis Lambert* n'est aucunement ce roman philosophique qu'on croyait, mais surtout une réponse grimaçante au siècle. En développant les indications de Barbéris, je vois cette grimace ailleurs aussi. Il donne à entendre que Vautrin et Argow (*Annette et le criminel*) sont des hors-la-loi révolutionnaires qui « quittent leur apparence révolutionnaire pour devenir des conservateurs » (p. 524). D'autre part, le premier Lousteau (celui du Jardin du Luxembourg) serait un portrait du jeune Balzac (p. 412). Mais l'autre Lousteau, et Lucien élève de celui-ci ? Ce ne sont plus là des portraits du romancier, mais des grimaces adressées à la société des illusions perdues *ou du fascisme*. Nous n'avons pas affaire à un dilemme personnel de Balzac, mais au jugement qu'il porte sur la société, à son « dépassement du mal du siècle » (p. 413).

Par opposition à Hugo, chez qui la Sublimation suppléerait à l'impossible intégration des forces sociales (p. 1610), Balzac écrit enfin le roman qui va au-delà des injustices en proposant une solution pratique (inspirée, comme le montre Barbéris, par des cas réels) : *Le médecin de campagne*. Ce roman n'est pas, de la part de Balzac, une aventure, c'est un texte comme les autres ; même si le héros « s'est fait Dieu (puisque Dieu n'existe pas) » (p. 1850), l'utopie n'est pas tombée du ciel, elle est du domaine du possible, et Barbéris explique la confession de Benassis comme le récit de son passage « de lui-même aux autres et à l'histoire » (p. 1852). La conclusion de Barbéris, c'est que tout dépend de l'homme, ce qui n'est ni *seulement* du marxisme, ni *seulement* une platitude, mais, chez Balzac, une idée bien vivante. En marxiste (marxiste critique, et plus que marxiste), Barbéris souligne que « les objectifs de Benassis sont, incontestablement, des objectifs socialistes » (p. 1870). J'en doute ; je vois mal, surtout, comment le socialisme pourrait naître sous la main d'un homme qui prend la relève du législateur des Lumières (p. 1819), et sous « une paternité démiurgique » (p. 1850). Il y a d'autres interprétations de ce roman – et à ce propos on pourrait s'étonner que le problème de l'absence de toute métaphysique dans cet univers n'ait pas occupé Barbéris. Il me semble que le réalisme de Balzac ne suffit pas à écarter ce problème. Est-ce seulement l'aspect social des pensées de Lamennais qui a intéressé Balzac ? Quoi qu'il en soit, cela appartient aux marginalia, quand il faut juger un ouvrage comme celui-ci.

Certains s'élèveront probablement contre la méthode de Barbéris comme quelques-uns s'élevaient déjà contre Balzac, mais il est impossible de contester sérieusement la validité de cet ouvrage. N'oublions pas de dire qu'il présente, sur des bases tout à fait extraordinaires (la bibliographie contient environ 500

18 : *La Pensée de Balzac* p. 130, *BMS* p. 1202.

19 : P. 1732 ; Nykrog (op. cit. p. 37) n'avait pu s'expliquer le personnage de Mme de Staël.

titres, surtout anciens, sans compter les manuscrits et les 127 journaux et périodiques étudiés), l'histoire de la société française de la Restauration, souvent comme un texte à part : documentation solide, qui a déjà attiré l'attention des historiens. L'ouvrage fera date – et pas seulement dans l'histoire de la Critique.

Hans Peter Lund

COPENHAGUE

J.-Y. TADIÉ : *Introduction à la vie littéraire du XIX^e siècle*. Collection Études Supérieures (34), Bordas, Paris 1970. 146 pages.

Voici, dans l'excellente série des « Introductions à la vie littéraire » le volume sur le XIX^e siècle. Disons tout de suite que le titre de la série est mal choisi : il s'agit en réalité d'essais sur les courants de la littérature siècle par siècle. Étant données les limites de la série, les auteurs sont souvent amenés à présenter leurs solutions au lieu d'introduire les problèmes ; de même, « la vie littéraire », qui aurait pu être saisie par des études comparatives, génétiques et biographiques, reste, dans ces conditions, incomplète. Les difficultés à surmonter dans la présentation du XIX^e siècle ont été d'autant plus grandes qu'il s'agit du siècle le plus riche et de celui où se manifeste indiscutablement l'évolution littéraire la plus marquée. Le résultat est loin d'être satisfaisant, mais il représente tout au moins une tentative sérieuse pour cerner ce siècle.

Le plan de l'ouvrage est conçu à l'encontre de la chronologie linéaire propre aux collections Lagarde et Michard, Castex et Surer (qu'on emploie, au Danemark, au niveau universitaire, niveau auquel la série en question est destinée). C'est un avantage énorme, qui a cependant pour inconvénient d'exclure toute perspective diachronique sur la littérature. J.-Y. Tadié, spécialiste de Proust par ailleurs, propose comme essentiels trois aspects de cette littérature : « L'affirmation de l'individu », « La conquête et le refus du monde » et le « Domaine de l'imaginaire », chacun comprenant un certain nombre de thèmes. Seulement, il aurait fallu préciser qu'il ne s'agit pas des « thèmes qui ont intéressé tout le siècle » (p. 7), mais de ceux qui intéressent le critique ! Cela devient clair à la lecture. De plus, les thèmes choisis ne se manifestent pas dans tout le XIX^e siècle ; ainsi les thèmes du « langage » et du « symbole » (mais s'agit-il vraiment de thèmes ?) concernent surtout le Hugo d'après 1850, Baudelaire et Mallarmé (encore que Tadié aurait pu nommer aussi le Parnasse !). De même il note au moins une exception, mais une exception très importante, à la « subjectivité » (pp. 12–20), très bien définie d'ailleurs comme « autobiographie éclatée » : Mallarmé (p. 18). Il y en a d'autres – tout d'abord les Parnassiens. Ainsi, même si l'on indique consciencieusement les problèmes qui restent à résoudre (importance du Parnasse, socialisme ou esthétique chez Balzac, chez Hugo, chez Zola (p. 55 s.), on risque, dans les limites données, de ne pas être assez précis quand il faut définir les tendances littéraires.

Ensuite, il me paraît dangereux d'esquisser, dès la page 20 ss., les « éléments d'une psychologie », livrés par les formes littéraires : « la solitude », « les passions », « l'angoisse ». En dépit des exemples donnés, je doute fort que « les